

Roméo et Juliette de Tchaïkovsky



France Musique, dim 23 fév 2020, 16h. **Roméo et Juliette de Tchaïkovski**. La tribune des critiques de disques. Quelle est la meilleure version enregistrée de la partition du compositeur russe romantique ? Ce n'est qu'en 1886, que Tchaïkovski valide la version définitive de son ouverture, d'après Shakespeare, **Roméo et Juliette**, les amants maudits mais sublimes de Vérone. Ayant présenté la première version dès 1870 (créée cette année là

en mars à Moscou), Piotr Illiytch répond à la demande pressante du fondateur du Groupe des Cinq, Balakirev ; lui-même avait composé un remarquable Roi Lear. Tchaïkovski lui emboîte le pas et exprime sa passion shakespearienne.

La partition réalise alors le dessein du groupe des Cinq : élever l'écriture musicale russe à l'égal de la musique occidentale symphonique. Pari réussi par Piotr Illiytch qui fusionne les deux tendances, dès le début avec l'exposition préalable du thème de frère Laurent, complice et marieur des amants, qui s'inspire d'un choral russe.



CD, critique. BEETHOVEN :

Complete Fortepiano Concertos. Arthur Schoonderwoerd, Cristofori (3 cd Alpha « Black Box »)

CD, critique. BEETHOVEN : Complete Fortepiano  Concertos. Arthur Schoonderwoerd, Cristofori (3 cd Alpha « Black Box »). L'option est révélatrice et répond aux promesses exprimées : qu'avons nous à gagner des instruments historiques si l'on perd la puissance et la suavité du son ? ... « Tout ! » ...semblent nous rappeler les interprètes de cette version dépoussiérante... Sur un pianoforte d'après Walter (vers 1800), Arthur Schoonderwoerd restitue un Beethoven régénérée dans le sens du relief incisif, en couleurs intensifiées mais moins puissantes certes, mais d'autant plus caractérisées grâce au timbre de chaque instrument, un par partie. L'articulation s'en ressent et avec elle, la précision de l'éloquence, la fluidité du discours musical, et aussi la complicité versatile entre les instrumentistes. Le résultat est chambriste moins symphonique, et le contrepoint gagne en acuité ce que le souffle perd en puissance. Parfaitement dessiné, troublant par les magie des timbres mêlés et rehaussés, ce Beethoven prend tout son sens au XXI^è, au moment de son 250^è anniversaire ; l'apport des instruments anciens ne pouvait être mieux explicité, ni plus convaincant. Dans cette arène picturale où chaque note compte par sa singularité propre, Beethoven devient génie de l'éloquence autant cérébral que viscéral. Un son nouveau, revivifiant. Un vrai coup de nettoyage. Tout ce que l'on espérait vivre grâce aux instruments anciens et aux gestes inspirés qui les animent.

COMPTE-RENDU, opéra. NEW YORK, Met, le 1er fév 2020. GERSHWIN : Porgy and Bess. David Robertson / James Robinson

COMPTE-RENDU, opéra. NEW YORK, Met, le 1er fév 2020. GERSHWIN : Porgy and Bess. David Robertson / James Robinson. Avec Wozzeck, dirigé par Yannck Nézet-Séguin, voici l'autre production événement qui atteste de l'excellente santé artistique du Met... **Porgy and Bess** (1935) fait un retour remarqué et réussi sur la scène du Met après plus de 30 années d'absence, avec retransmission en direct en bonus, – très apprécié. L'opéra black que Georg Gershwin écrit avec son frère Ira (pour le livret) doit être chanté par une distribution uniquement black : clause respectée ici à la lettre... **La mise en scène de James Robinson ressuscite ainsi le village de Catfish Row** et ses habitants si attachants. Pour décor unique, une vaste résidence d'un état du sud américain, où l'action prend place dans chaque pièce ; sa mobilité puisque le dispositif tourne sur lui-même dynamise tous les ensembles, en particulier les danses et les chœurs dont le souffle collectif si essentiel au sujet est assuré par le chœur du Met très bien chauffé (très réussi, solide et prenant, chœur « *Gone, gone, gone* »). La ferveur en Dieu relève toujours cette humanité tant de fois mise à terre...



Dans la fosse, le chef **David Robertson** rend grâce à une partition qui élève le jazz au genre opéra, soulignant l'éclat de l'orchestration qui fait la part belle aux cuivres. C'est carré, solide, percutant, incisif car certains protagonistes ne font rien dans la dentelle... s'ils ne tirent un profit concret et immédiat. Rien à dire à l'ensemble des chanteurs dont l'égal investissement renforce les détails de cette fresque humaine très prenante.

Voir le plateau général :

https://www.youtube.com/watch?v=NghjBMn6ZJM&feature=emb_logo

Le couple Jake / Clara (**Donovan Singletary** et **Golda Schultz**)

offrent des profils puissants et sensuels de leur personnage (convaincant *Summertime* du début par Golda Schultz). Belle énergie aussi pour **Denyce Grave** aux graves sirupeux et assurés (Maria), capables de faire face aux manipulations du dealer sans scrupules et venimeux Sportin'life (très juste et même mordant comme un serpent, **Frederik Ballentine**, au très sensuel lui aussi *It ain't necessarily so*). Troublante et touchante, saluons la Serena très humaine de **Latonia Moore** dans son air de femme trahie, abandonnée (*My man's gone now*) ; comme le presque mystérieux et fin Crown de **Alfred Walker** (acte II surtout) : on comprend que Bess un temps se soit entichée de lui, pour revenir vers Porgy. D'autant que le Porgy de **Eric Owens** s'inscrit lui aussi dans une humanité sobre et caractérisée, voire naïve et candide, dont la vérité fait relief (beau duo avec la Bess d'**Angel Blue**).



VIDEO, extrait, duo Porgy / Bess :

Eric Owens et Angel Blue dans le duo de Porgy and Bess's (Acte I) – avec citation du motif de Summertime... Filmé lors de la générale – Production: James Robinson. Conductor: David Robertson. 2019–20 season.

https://www.youtube.com/watch?v=dQb3FxyKw-c&feature=emb_logo

A l'affiche du METROPOLITAN OPERA NEW YORK : Porgy and Bess

Direction : David Robertson. Mise en scène : James Robinson. Angel Blue (Bess), Eric Owens (Porgy), Golda Schultz (Clara), Latonia Moore (Serena), Denyce Graves (Maria), Frederick Ballentine (Sportin' Life), Alfred Walker (Crown), Donovan Singletary (Jake)... Le 1er février 2020. **Reprise : 28 mars, 30 mars, 1er et 5 avril 2020.** Illustration : © K Howard / Metropolitan Opera NY

CD, critique. STRAUSS : lieder / DIANA DAMRAU / MARISS JANSONS (1 cd ERATO, janv 2019)



CD, critique. STRAUSS : lieder / DIANA DAMRAU / MARISS JANSONS (1 cd ERATO, janv 2019). D'abord, analysons la lecture des **lieder avec orchestre** : Diana Damrau, soprano allemande, mozartienne et verdienne, au sommet de son chant charnel et clair, parfois angélique, se saisit du testament spirituel et musical du Strauss octogénaire, le plus inspiré, qui aspire alors à

cette fusion heureuse, poétique, du verbe et de la musique en un parlé chanté, « *sprechgesang* » d'une absolue plasticité. **Une lecture extrêmement tendre** à laquelle [le chef Mariss Jansons \(l'une de ses dernières gravures réalisées en janvier 2019 avant sa disparition survenue en nov 2019\)](#) sait apporter des couleurs fines et détaillées ; une profondeur toute en pudeur.

Née en Bavière comme Strauss, Diana Damrau réalise et concrétise une sorte de rêve, d'évidence même en chantant le poète compositeur de sa propre terre. Strauss était marié à une soprano, écrivant pour elle, ses meilleures partitions. Celle qui a chanté Zerbinette, figure féminine aussi insouciante que sage, Sophie, autre visage d'un angélisme

loyal, Aithra du moins connu de ses ouvrages Hélène d'Egypte / Die Ägyptische Helena, se donne totalement à une sorte d'enivrement vocal qui bouleverse par sa sincérité et son intensité tendre comme on a dit.

Des Quatre derniers lieder / Ver Letzte Lieder, examinons premièrement « **Frühling** » : éperdu, rayonnant voire incandescent grâce à l'intensité ardente et pourtant très claire des aigus, portés par un souffle ivre. Cependant, la ligne manque parfois d'assise, comme si la chanteuse manquait justement de soutien. Puis, « **September** » s'enivre dans un autre extase, celle d'une tendresse infinie dont le caractère contemplatif se fond avec son sujet, un crépuscule chaud, celui enveloppant d'une fin d'été ; la caresse symphonique y atteint, en ses vagues océanes gorgées de volupté, des sommets de chatoyance melliflue, – cor rayonnant obligé, pour conclure, où chez la chanteuse s'affirme cette fois, la beauté du timbre au legato souverain.

« **Beim Schlafengehen** » d'après Hermann Hesse, plonge dans le lugubre profond d'une immense lassitude, celle du poète éprouvé par le choc de la première guerre et le déclin de son épouse : impuissance et douleur ; la sincérité et cet angélisme engagé qu'exprime sans affect la diva, bouleversent totalement. En particulier dans sa réponse au solo de violon qui est l'appel à l'insouciance dans la candeur magique de la nuit. Cette implication totale rappelle l'investissement que nous avons pu constater dans certains de ses rôles à l'opéra : sa Gilda, sa Traviata... consumées, ardentes, brûlantes. Presque wagnérienne, mais précise et mesurée, la soprano au timbre ample et charnel reste, -intelligence suprême, très proche du texte, faisant de cette fin, un déchirement troublant.

« **Im Abendrot** » : malgré l'émission première de l'orchestre, trop brutale, épaisse et dure, le soprano de Damru sait s'élever au dessus de la cime des cors et des cordes. La qualité majeure de Diana Damrau reste la couleur spécifique, mozartienne que son timbre apporte à l'articulation et

l'harmonisation des Lieder orchestraux : **irradié, embrasé, et pourtant sincère et tendre, transcendé et humain, le chant de Diana Damrau convainc totalement** : il s'inscrit parmi les lectures les plus personnelles et abouties du cycle lyrique et symphonique.

La flexibilité des registres aigus, l'accroche directe des aigus, la présence du texte, rendent justice à l'écriture de Richard Strauss qui signe ici son testament musical et spirituel, un accomplissement musical autant qu'un adieu à toute vie.

Le reste du programme enchaîne les lieder avec la complicité toute en fluidité et délicatesse du pianiste **Helmut Deutsch**, à partir de **Malven**... qui serait donc le 5è dernier lieder d'un Strauss saisi par l'inspiration et d'un sublime remontant à nov 1948, « dernière rose » pour sa chère diva Maria Jeritza... laquelle, comme soucieuse et trop personnelle, révéla l'air en 1982 ! Le soprano de Damrau articule, vivifie les **4 Mädchenblumen** dont la coupe et le verbe malicieux, enjoué rappelle constamment le caractère de Zerbinette. Ce caractère de tendresse voluptueuse quasi extatique appelant à un monde pacifié, idyllique qui n'existera jamais, semble dans le pénultième **Befreit**, chef d'oeuvre à l'énoncé schubertien, traversé par la mort et la perte, le deuil d'une ineffable souffrance bientôt changée en bonheur final, que la diva incarne embrasée dans le moelleux d'aigus irrisés et calibrés, son timbre éprouvé, attendri.



Morgen l'ultime lied orchestré, d'après le poème de Mackay, se cristallise en une ivresse éperdue qui aspire au renoncement immatériel, à l'évanouissement, à la perte de toute chose : legato, flexibilité, beauté du timbre, associé à l'élégie du violon solo font un miracle musical pour ce programme d'une évidente musicalité. Splendide récital, élégant, tendre, musical. Bravo Diana.

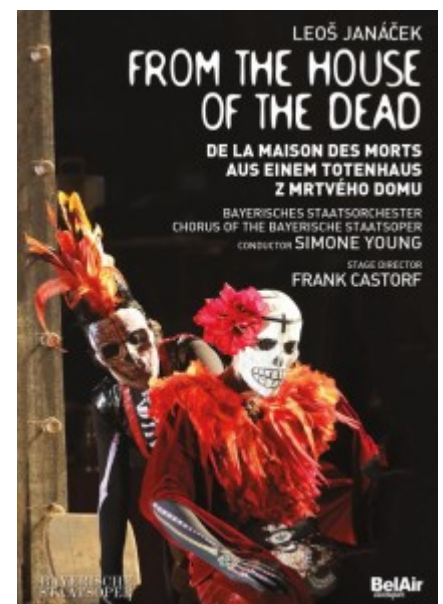
CD, critique. STRAUSS : lieder / DIANA DAMRAU / MARISS JANSONS (1 cd ERATO, janv 2019). Symphonieorchester des Bayerischen Rundfunks / **Mariss Jansons**. L'heure n'est pas aux comparaisons déraisonnables tant leurs timbres et moyens respectifs sont très différents mais le hasard des parutions fait que ERATO publie en janvier le même programme des Quatre derniers lieder, par Diana Damrau donc (orchestre) et par la franco-danoise [Elsa Dreisig \(piano\)](#), cette dernière interprète hélas moins convaincante et naturelle que sa consœur allemande... d'autant que la chanteuse française intercale diverses mélodies françaises et russes entre chaque lied de Strauss, au risque d'opérer une césure dommageable...

VIDEO : Diana DAMRAU chante *September* de Richard Strauss

LIRE aussi [notre dépêche MORT DU CHEF MARISS JANSONS, nov 2019](#)

DVD, critique. JANACEK : De la maison des morts / From the house of the dead. Young, Castorf (1 dvd Bel Air classiques, 2018)

DVD, critique. JANACEK : De la maison des morts / From the house of the dead. Young, Castorf (1 dvd Bel Air classiques, 2018). Avant de mourir Janacek (en 1928) nous laisse son opéra inspiré de Dostoïevski : **De La Maison des morts**, créé à Brno, à titre posthume en 1930. L'Opéra de Bavière à Munich a présenté en 2018 la mise en scène de **Frank Castorf** dont le goût pour les symboles géants et en plastic avait dérouté les bayreuthiens, dans sa vision plutôt laide du Ring. Pour illustrer plutôt qu'exprimer la défaite de notre société de consommation, il imagine un lieu perdu, aux marques publicitaires éculées et bien lisibles (ont-elles versé leur financement ?) formant un fatras préfabriqué qui tient du mirador et de l'abri de ZAD... Chéreau avait marqué la mise en scène de l'ouvrage à Aix en 2007, mais dans une tout autre réflexion sur l'ensevelissement progressif des humanités. Castorf semble répéter les tics visuels du Ring de Bayreuth pour les imposer chez Janacek. Même déception pour la fosse dont le son toujours tendu, certes opulent et présent d'un bout à l'autre, est comme poussé ; il semble indiquer dans la direction de **Simone Young**, l'absence de vision intérieure plus



ténue, la perte des nuances. Evidemment, cette pâte orchestrale qui déferle, finit par couvrir les voix, écartant là aussi tout travail filigrané sur le texte. Or la langue est primordiale chez Janacek, lui qui a tant réformé le langage musical à partir de ses propres recherches sur la notion de musique parlée, n'hésitant pas à intégrer dans son écritures les motifs et formules découvertes tout au long d'un vrai travail de collecte ethnomusicologique. Cette notion de précision linguistique et d'intelligibilité musicale produit ce réalisme poétique si particulier chez le compositeur morave. D'autant qu'après *Jenufa*, *Katia Kabanova*, *La Petite Renarde rusée*, *L'Affaire Makropoulos...* *De la Maison des morts* s'affirme bien comme le prolongement et l'aboutissement de cette esthétique personnelle et puissante. De ce point de vue, la direction de **Simone Young**, linéaire, illustrative, en rien trouble ni ambivalente, tombe à plat.



La poésie philosophique de Janacek rappelle combien l'homme est relié et dépendant d'un cycle qui le dépasse et dont il doit respecter l'équilibre des énergies s'il veut survivre. Cette immersion (autobiographique dans le cas de Dostoievski) dans les profondeurs des bagnes développe tout une perspective noire et lugubre, où l'homme perd pied, et se laisse détruire dans la folie, la violence, la haine, une brutalité spécifiquement

humaine.

L'Aljeja d'**Evgeniya Sotnikova**, comme le Morozov d'**Ales Briscein** sont parfois inaudibles. Mais plus puissants naturellement que leurs partenaires, **Bo Skovhus** (Siskov) et **Charles Workman** (Skuratov) tirent leur voix de ce jeu sonore et dilué, car ils sont leurs personnages ; âmes de souffrance,

figures d'une humanité au bout du bout. Le premier a déjà passé le gué et est enseveli ; le second, est comme enivré et anesthésié par le dénuement et la misère : pour toute réponse, **Workman** tisse une vocalité intérieure, pourtant lumineuse dans ce monde des ténèbres. Le chanteur touche juste du début à la fin, dans un numéro d'équilibriste et de funambule heureux, lunaire et finalement dans l'espérance. Rien que pour cette incarnation, le spectacle mérite absolument d'être vu et connu.

DVD, critique. Leoš JANACEK (1854-1928) : De la maison des morts. MUNICH, Opéra de Bavière, / Nationaltheater. Opéra en 3 actes, livret du compositeur, d'après Dostoïevski. Mise en scène : Frank Castorf. Peter Rose (Alexander Petrovitch Goriantchikov) ; Bo Skovhus (Chichkow) ; Evgeniya Sotnikova (Alieia) ; Aleš Briscein (Filka Morozov) ; Christian Rieger (Le commandant) ; Charles Workman (Skuratov). BAYERISCHES STAATS Orchester / Chorus / Chœur de l'Opéra national de Bavière ; Orchestre National de Bavière ; direction : Simone Young. Enregistré à Munich, printemps 2018. 1 dvd Bel Air classiques. Crédits photographiques : © Wilfried Hösl – Parution : 14 février 2020. PLUS D'INFOS sur [le site de l'éditeur BelAir classiques](#)

TEASER VIDEO

https://www.youtube.com/watch?v=r7Bt9k_NPwU&feature=emb_logo

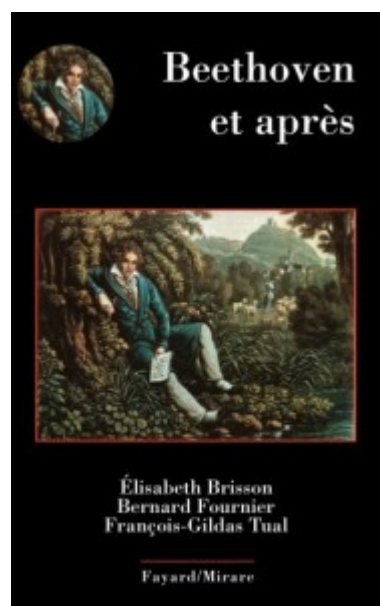
LIVRE, événement. Beethoven

et après par Élisabeth Brisson, Bernard Fournier, François-Gildas Tual (Fayard / Mirare)

LIVRE, événement. Beethoven et après par Élisabeth Brisson, Bernard Fournier, François-Gildas Tual (Fayard / Mirare). Immédiatement, le génie beethovénien a été reconnu, mesuré, analysé à sa juste valeur, créant une onde de choc et d'influence, persistante et durable. Tous ses contemporains (excepté Goethe qui rencontre le musicien sans suite) ont célébré la grandeur de l'artiste, la dimension messianique de son écriture, sa fougue révolutionnaire, en particulier dans ses œuvres symphoniques. A l'époque qui suit la Révolution française dont les valeurs suscitent l'adhésion du compositeur né à Bonn (fraternité, égalité, liberté), quand Bonaparte prend le pouvoir et devient Empereur, Beethoven crée la musique de cette déflagration qui sculpte l'Europe politique. Même à l'époque du Congrès de Vienne (1815), Beethoven est le compositeur majeur reconnu par tous. Transcriptions, partitions conçues dans son influence directe... attestent de cette aura saisissante qui occupent des générations d'auteurs après lui.

Le livre est un complément idéal à la Folle Journée de Nantes 2020, qui célèbre à juste titre les 250 ans de Beethoven.

Les 3 auteurs dont certains sont spécialistes de l'œuvre de Ludwig, interroge la fortune critique de Beethoven, dès son vivant. A la lueur des événements de sa vie, beaucoup de biographes ont tenté de récupérer l'image de Beethoven à des



fins autres que celles strictement musicales : beaucoup d'auteurs n'ont pas hésité à réécrire le mythe Beethoven (tout en l'enrichissant ainsi) selon des motivations « affectives, esthétiques, nationalistes, idéologiques » (**Élisabeth Brisson**, auteure du Guide de la musique de Beethoven) ; le propre du génie Beethovénien reste son audace expérimentale qui repousse toujours plus loin les possibilités des formes musicales alors fixées par Haydn et Mozart, ses prédécesseurs à Vienne : ainsi sonate, symphonie, quatuor sont de fond en comble régénérer et porter « à un apogée » (**Bernard Fournier**, auteur de l'Histoire du quatuor à cordes dont le tome 1 accorde une large place aux quatuors de Beethoven). Enfin l'hommage immédiat à Beethoven se mesure à l'aulne des transcriptions de ses œuvres, permettant « une diffusion large ». Les auteurs soucieux de célébrer la force et la puissance du génie beethovénien sont innombrables : leurs partitions en écho constituent aujourd'hui comme un monument musical qui prolonge le monument de Beethoven à Bonn (**François-Gildas Tual**). Lecture indispensable.

IVRE, événement. BEETHOVEN et après... éditions [FAYARD / Mirare](#)
– parution : 22 janv 2020. Prix TTC indicatif : 15 € – EAN : 9782213716589 – Code hachette : 2822525 – Prix Numérique : 10.99 € – EAN numérique : 9782213718576 – 240 pages – format : 12 x 18, 6 cm.

**CD, critique. SHEKU : ELGAR :
Concerto pour violoncelle**

(LSO, Rattle – 1 cd DECCA 2019)

CD, critique. **SHEKU : ELGAR : Concerto pour violoncelle (LSO, Rattle – 1 cd DECCA 2019)**. DECCA a bien raison de développer un marketing de personnalité, s'agissant du violoncelliste Sheku (Kanneh-Mason, de son nom en développé), le concept est direct et immédiatement porteur : **SHEKU**, cinq lettres qui composent une très forte individualité dont on apprécie le sens de la mesure comme de la finesse. Rattle parle même d'un « poète »... on aimerait bien le chef suivre ici le soliste sur les ailes nuancées de la musique... Car le violoncelliste britannique est bien une sensibilité affirmée, au chant intérieur indiscutable. Cela s'entend d'emblée à travers les 10 pièces de ce programme plutôt varié et consistant, et parfois singulièrement intimes. **Le Concerto d'Elgar (opus 85)** est dense, entièrement dévolu au chant solo du violoncelle, ce dès l'Adagio d'ouverture. L'écriture est serrée, faire valoir de l'expressivité parfois âpre de l'orchestre ; un peu trop épais dans la lecture de Rattle avec le LSO (London Symphony Orchestra). L'agilité et la précision du soliste exprime son jeu éloquent et habité, qui contraste souvent avec le bloc, dur et « pompier » de l'orchestre ; distinguons de fait, l'agilité aérienne et pleine de subtilité qui révèle chez Sheku, un talent pour une volubilité arachnéenne.



Ayant joué par le royal wedding en 2018 (le mariage de Harry et Meghan), Sheku a gagné en peu de temps un surcroît de célébrité, comme en son temps une certaine soprano

australienne Kiri te Kanawa pour le mariage de Lady Diana. Le jeune violoncelliste britannique né en avril 1999, à peine âgé de 20 ans donc, fait montre d'une troublante maturité qui s'affirme dans la profondeur d'un jeu discret, direct, volubile et très articulé, sans fard ni effets. Cet équilibre et cet esprit de la mesure intériorisée, ce son enfin, souverain par sa sincérité, se déploient véritablement dans l'Adagio d'Elgar, dont les qualités sont mélodiques et introspectives. Le tact, la pudeur écartent – très heureusement -, tout afféterie, ailleurs souvent automatique, soulignant chez Elgar sa solennité plutôt que ses brûlures méditatives (développées jusqu'à la fin du dernier mouvement Allegro, presque bavard où l'on sent chez le violoncelle l'envie d'en découdre sans conclure vraiment). Sheku se montre souple, fin, et presque racé, d'une sonorité de fait filigranée, élargie qui semble étendre et détendre le temps avec une clarté dans le geste, captivante.



L'interprète sait varier son jeu : tout en souplesse, rondeur, vibration, introspection dans la Romance de ce volet majeur Elgar. Même souplesse et finesse de son vibrato, doué de phrasés intérieurs dans Nimrod des Enigma variations d'ELGAR : la pudeur du geste, l'éloquence rentrée et pourtant très intense font mouche. Sheku convainc, car Elgar lui va comme un gant sur une main preste.

VIDEO PEOPLE / SHEKU joue au mariage royal de 2018 (Harry & Meghan) :

Commentaire : The footage was taken from St George's Chapel, Windsor for the wedding of the Duke and Duchess of Sussex. Sheku Kanneh-Mason performs von Paradis' 'Sicilienne in E Flat Major', Fauré's 'Après Un Rêve' and Schubert's 'Ave Maria'.

VIDEO

Music video by Sheku Kanneh-Mason performing Traditional: Blow The Wind Southerly (Arr. Kanneh-Mason). © 2020 Decca Music Group Limited

CD, critique. HAYDN : Quatuors. Quatuor Hanson (2018 / 2019, 2 cd Aparté)

CD, critique. HAYDN : Quatuors Hanson (2018, 2 cd Aparté). Créé seulement il y a 6 ans (2003), le **Quatuor français HANSON** (du nom du premier violon, primarius : le percutant et subtil **Anton Hanson**) frappe un grand coup dans la planète chambriste avec ce double cd dédié aux Quatuor de Haydn (au total 6 quatuors – opus 20, 33, 50 : « la grenouille », 54, 76 et 77-, enregistrés en nov 2018, édité chez Aparté en déc 2019). L'éloquence du son collectif, le détail de chaque partie (violons, alto, violoncelle) magnifiquement caractérisée, réactivent ici l'esprit de la conversation en musique avec un relief souple, une acuité expressive qui souligne l'inventivité faite facétie et modernité (architecture des contrastes, des tonalités, des chromatisme et des vagues harmoniques), du génial Joseph Haydn.

Le titre du coffret « *All shall not die* / rien ne mourra » indique clairement l'apport décisif du Viennois au genre du quatuor à cordes : une leçon que prolongent après lui, Mozart et surtout Beethoven, autre maître de la forme et de la construction. Les Hanson nous parlent avant tout d'intelligence musicale par laquelle Joseph Haydn, le musicien le plus vénéré de son temps, est à la fois classique et



romantique.



Dans ce jeu lumineux d'un contrepoint détaillé et fusionnel, les 4 instrumentistes du Quatuor Hanson se délectent à articuler la fine rhétorique d'un Haydn, aussi facétieux que sincère ; ils incarnent aujourd'hui clairement un très haut niveau sonore et artistique, dans un noyau d'œuvres qui forment désormais leur territoire de prédilection, les quatuors de Joseph Haydn. A la fois naturel et juste, intérieur et libre. Magistral accomplissement dans un répertoire pourtant abondamment traité et enregistré. La réussite n'en est que plus méritante.

Joseph Haydn : 6 quatuors

Quatuors Op. 20 n°5, Quatuor Op. 33 n° 5

Quatuor Op. 50 n°6, Quatuor Op. 54 n°2

Quatuor Op. 76 n°2, Quatuor Op. 77 n°2

Quatuor Hanson

Anton HANSON, Jules DUSSAP, violons

Gabrielle LAFAIT, alto

Simon DECHAMBRE, violoncelle

2 cd **Aparté** – enregistrement réalisé à Arras en nov 2018, avril 2019. CLIC de CLASSIQUENEWS de janvier 2020

VISITEZ le site du Quatuor HANSON

<https://www.quatuorhanson.com>

POITIERS : SONGS au TAP

POITIERS, TAP. SONGS, 8 janv 2020, 20h30. A partir d'airs lyriques anglais du 17^e, les interprètes de l'ensemble Correspondances échafaudent un nouveau type de spectacle, mélo, délirant, poétique où chaque musicien tient son rôle, accordant désormais théâtre et musique, chant et action...

COMMENT RENOUVELER LES FORMES DU CONCERT MUSICAL ? Sortir du récital classique – frontal, narratif, traditionnel... sublimer certaines songs les plus enivrantes du XVII^e et dont les sujets touchent toujours : langueur et pleurs d'amour, vanité humaine, le temps qui passe et court... Tels sont les objectifs de ce programme hors normes qui fait de la musique la matière dramatique et l'action qui s'incarne ainsi à travers la chanteuse vedette, Lucile Richardot.

L'Ensemble baroque Correspondances revisite la forme du spectacle...

Délirante obsession d'une mariée mélancolique



Les instrumentistes deviennent acteurs, et pas seulement « simples producteurs du son ». Ecrit à plusieurs mains, impliquant tous les interprètes, le spectacle tente de repenser l'action musicale, la notion même de théâtre et d'action, d'expression et de chant, de présence et d'action instrumentale en convergence... comment jouer le drame ? Comment chanter et raccorder les pièces ainsi agencées et unifiées qui sont parmi les plus modernes de leur époque : à l'époque du drame avant l'opéra... premiers récitatifs, grands airs de « masks », scènes dramatiques, autant d'éléments qui préparent et permettent l'opéra à venir. Peu à peu s'est précisée, au fur et à mesure des pièces de musique retenues, l'histoire de cette femme à l'humeur décalée, incapable de vivre le monde si

elle ne peut se bercer de ses propres illusions et légendes... Le spectacle débute le jour de son mariage. Elle refuse de rejoindre les invités, hantée par les histoires de sa mémoire, qui la fascinent et la fatiguent. Ses désirs, son imaginaire, sa frustration la mènent à une mélancolie de plus en plus envahissante, extatique... délirante. Entre passé et présent, fiction et réalité. Un drame psychologique qui brouille les frontières. Et relève de Cocteau au pays des Baroques.

Mer 8 janv 2020, 20h30
TAP Poitiers, Théâtre

Informations
Réservations

<https://www.tap-poitiers.com/spectacle/songs/>

Chants surtitrés en français

Durée : 1h40

RESERVEZ VOTRE PLACE

<https://www.tap-poitiers.com/spectacle/songs/>

Mise en scène : Samuel Achache

Direction musicale : Sébastien Daucé

Scénographie : Lisa Navarro

Dramaturgie : Sarah Le Picard

Costumes : Pauline Kieffer

Lumières : César Godefroy

Assistante à la mise en scène : Carla Bouis

Régie générale : Vincent Ribes

Régie plateau : Marion Lefebvre

Avec Lucile Richardot (alto), Margot Alexandre (comédienne), Sarah Le Picard (comédienne), Sébastien Daucé (orgue et virginal), René Ramos-Premier (baryton basse), Lucile Perret (flûtes), Angélique Mauillon (harpe), Mathilde Vialle (viole), Louise Bouedo (viole), Étienne Floutier (viole), Thibault Roussel (théorbe, guitare), Arnaud de Pasquale (virginal)

Présentation par le TAP, Poitiers

« Il faut imaginer une femme, le jour de son mariage. Alors que tout le monde est réuni pour célébrer ses noces, elle s'enferme dans les toilettes et ne veut plus en sortir : elle n'ira pas. Sa sœur tente de divertir ses lamentations tandis que sa mère n'est capable que de chanter. Un répertoire, entre John Dowland et Henry Purcell, qui a inspiré l'album primé *Perpetual Night* (2018, Harmonia Mundi) conçu par Sébastien Daucé pour l'ensemble *Correspondances* et la fascinante voix d'alto de Lucile Richardot – au TAP en 2019 pour un concert-sandwich d'anthologie. Samuel Achache crée une trame théâtrale à ces chants, intègre des musiciens, acteurs et chanteurs à l'histoire, qu'il situe dans un fantastique décor de cire. À la fois concert, opéra de chambre et comédie burlesque, ce théâtre musical inclassable remporte tous les suffrages.

description

COMPTE-RENDU, critique. PARIS, le 15 déc 2019. Récital Cecilia Bartoli : FARINELLI (Musiciens du Prince / G Capuano).



COMPTE-RENDU, critique. PARIS, le 15 déc 2019. Récital Cecilia Bartoli : FARINELLI (Musiciens du Prince / G Capuano). A Paris, la mezzo romaine Cecilia Bartoli incarne le légendaire Farinelli, accompagnée de ses « Musiciens du Prince » sous la baguette du chef baroque, Gianluca Capuano (lequel avait réalisé avec le duo Caurier / Leiser, un [Couronnement de Poppée /](#)

[Incoronazione du Poppea de Monteverdi, mémorable à l'Opéra de Nantes oct 2019](#)).

La diva ne paraît pas grimée en homme barbu, – testostéronée telle qu'elle pose en couverture de son cd **FARINELLI** édité début novembre 2019 chez **Decca**... Dommage. Mais pour mieux exprimer la charge hautement dramatique de chaque rôle, la diva comédienne, sait changer de costumes selon les airs sélectionnés, profitant des « pauses » purement instrumentales, qui rythment aussi le récital parisien.

La majorité des épisodes lyriques sont extraits du cd

Farinelli : ils ont tous été chanté par le divo au XVIII^e signés des compositeurs les plus importants dans l'histoire des castrats : Haendel, Porpora, Caldara Vinci, Hasse, les moins connus Caldara et Giacomelli. Castrat oblige, la manière napolitaine triomphe : toujours plus haut, toujours plus rapide ; la virtuosité bataille avec l'agilité ; la versatilité des sentiments, avec la souplesse parfois contorsionnée de la ligne vocale.

PARIS, BARTOLI, FARINELLI

Bartoli engage un récital passionnant avec ses moyens actuels : moins agiles, moins naturellement brillants, mais plus rauques parfois, avec une couleur sombre générale qui enrichit son médium et rend ses aigus d'autant plus intenses, voire tendus, toujours d'une fragilité maîtrisée, comme sont ses phrasés, et sa compréhension du legato, souverains. Travestie (Imeneo de **Porpora**), la chanteuse trouble par ce grain vocal d'une mâle et souple expressivité qui exprime l'enivrement amoureux.

Elle joue avec sa voix, mais jamais ne perd le fil dramatique ni le sens et le caractère de chaque personnage comme de chaque situation ; elle est, tragique et noble, Cléopâtre (**Hasse et Haendel**) ; tendre et d'une douceur caressante et pastorale (« Augeletti », Rinaldo de Haendel) ; saisissante et frissonnante dans l'ample prière sombre de « Sposa, non mi

conosci » (**Merope de Giacomelli**, vraie révélation entre autres). La future directrice de l'Opéra de Monaco (à partir de 2023) démontre l'intelligence vocale et dramatique, l'attention au texte, le souci de la cohérence et du sens de l'intonation que peu de divas actuelles maîtrisent avec autant de nuances. Aujourd'hui, l'évolution de la voix de la diva correspond au choix des airs de ce programme : Farinelli castrat soprano était connu pour sa couleur étonnamment sombre, riche et percutante dans les airs de langueurs funèbres, les prières tragiques et intérieures, supposant souffle et perfection de la ligne. Même constat et diagnostic pour Cecilia Bartoli dont l'intelligence du chant subjugué toujours. Jusqu'au jeu des instrumentistes dont la tenue (Concertos et Sinfonie) est impeccable, en fluidité comme en rebonds.

La caresse enveloppante « vivaldienne » de **Merope de Broschi** (Riccardo, frère de Farinelli qui s'appelait aussi Carlo Broschi) s'avère ici des plus bouleversantes, à la fois implorante et d'une tendresse déterminée.

Les interprètes sont riches en bis, à la mesure de leur complicité et de leur talent vers le public : tous communient enfin avec Haendel (Ode for St. Cecilia's Day et surtout, « Dopo notte » de l'opéra Ariodante), et l'époustouflante et trépidante aria de Porpora (Adelaide). Avec ses consœurs Vivica Genaux et récemment Ann Hallenberg, Cecilia Bartoli s'impose comme l'une des meilleures voix farinelliennes de l'heure. Un nouveau succès pour son dernier disque.

;

COMPTE-RENDU, critique. PARIS, Philharmonie (Salle Boulez), le

15 déc 2019. Récital Cecilia Bartoli : FARINELLI (Musiciens du Prince / G Capuano)

LIRE aussi nos premières impressions critiques du cd FARINELLI / Cecilia BARTOLI (Decca)

<http://www.classiquenews.com/cd-evenement-premieres-impressions-farinelli-cecilia-bartoli-1-cd-decca/>

VIDEO Farinelli Cecilia Bartoli
